

le portique

Le Portique

Revue de philosophie et de sciences humaines
4-2007 | Soins et éducation (II)

L'Ecole ou la mort : le collège en observation

Mara Goyet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1401>
ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Référence électronique

Mara Goyet, « L'Ecole ou la mort : », *Le Portique* [En ligne], 4-2007 | Soins et éducation (II), mis en ligne le 13 décembre 2007, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1401>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

Tous droits réservés

L'Ecole ou la mort :

le collège en observation

Mara Goyet

- 1 Ma première année d'enseignement, j'envoyais les élèves difficiles chez le Principal. Un an plus tard, chez le Conseiller Principal d'Education (il faut y voir le signe d'un progrès). Puis pendant quelques années, je me suis débrouillée toute seule (progrès ou renoncement, autonomie ou isolement ?). Aujourd'hui, dix ans plus tard, je fais convoquer les élèves difficiles par l'infirmière. Qui se trouve être la personne avec qui j'ai l'impression d'avoir les discussions les plus pertinentes dans l'établissement.
- 2 Il est toujours difficile, en tant qu'enseignant, d'évaluer lucidement les changements qui s'opèrent sur une dizaine d'années. Il y a le métier qui rentre, la lassitude qui peut gagner, la fatigue, le contexte, l'enthousiasme, les saisons, l'âge et l'humeur...tout est bon pour modifier notre vision des choses. Il n'empêche que ma récente tendance à appeler au secours l'infirmière, à voir en elle le « dernier recours » est peut-être emblématique de certaines tendances de fond que l'on pourrait retrouver de manière plus générale. Doit-on y voir une volonté substituer le soin à l'autorité ? Ne suis-je pas en train de médicaliser les problèmes scolaires, de transformer les élèves difficiles en malades, mentaux ou autres ? Je resterai prudente.
- 3 Je n'ai pas la prétention de donner les causes de la situation dramatique d'un établissement tel que le mien. Vraiment dramatique : cela n'a jamais été pire et j'ai chaque jour le sentiment que nous avons totalement perdu le contrôle de la situation. On pourra chercher les causes, les responsables et les coupables. Il reste ce sentiment de ne jamais plus entendre de discours qui convienne sur l'école. Oui, la grammaire, mais en même temps...Oui l'autorité, mais en même temps...Oui l'enseignement des sciences, mais en même temps...Oui, la situation des banlieues, mais en même temps...J'ai toujours le sentiment que « l'on en est plus là ». Que tout cela est très important, fondamental même, mais que la clef de l'histoire est ailleurs. Que notre enseignement et ses travers, ses lacunes, ses inepties, et ses réussites aussi, sont bien peu de choses par rapport à quelques obstacles énormes, si énormes qu'il est difficile d'en dessiner les contours. J'en viens à regretter le temps où je pouvais accuser l'IUFM, les programmes, moi-même,

l'administration, les surveillants, le Ministère, les collègues. J'en viens à regretter le temps où j'étais en colère. Où les choses étaient compliquées mais simples.

- 4 Revenons à la question du soin : pour dire les choses de manière quelque peu abrupte j'ai l'impression que notre rôle aujourd'hui est de conserver en vie des enfants qui ne vivent plus, des sortes de morts-vivants. Nous les maintenons artificiellement en vie, en leur décrivant le monde, l'Histoire, en leur racontant des histoires, en les faisant calculer, discuter, en étant des objets de moqueries, d'admiration (à quelques occasions), de détestation, de colère, en les faisant écrire, rire, pleurer etc... Nous leur offrons l'apparence de la vie...
- 5 Chacun connaît la situation sociale d'enfants d'une ZEP de la banlieue parisienne : le manque d'argent (ou l'argent mal dépensé), la violence, la tristesse, le manque d'espoir etc... On connaît moins leur situation existentielle. Bien sûr, on parle du désespoir des banlieues mais c'est pour mieux revenir à la question du chômage et autres problèmes sociaux. Osons poser cette question un peu ridicule et horriblement formulée : où en sont ces enfants avec la vie, avec l'existence ? A quoi se résument leurs journées quand ils ne sont pas à l'école ?
- 6 Si je vous dis que les trois-quarts des élèves d'une de mes classes de sixième ont une télévision dans leur chambre, que la moitié a au mois trois postes dans leur appartement, que les parents, dans l'ensemble, ne fixent aucune limite à la consommation télévisuelle, qu'il est quotidien d'entendre des élèves de 12 ans demander « et tu as regardé quoi, toi, après *Terminator* ? », sachant que *Terminator* se terminait la veille à près de 23 heures ; qu'ils passent près de huit heures par jour à la regarder (un peu avant d'aller à l'école, pas mal à midi, puis de la sortie du collège jusqu'à tard), si je vous dis cela, que la vie pour eux, c'est regarder, sans parfois la regarder, la télé, pensez-vous que l'on puisse parler encore de « vie » ? Et je ne parle pas du contenu de ce qu'ils regardent, c'est presque un problème secondaire. La plupart des élèves arrivent le matin dans un grand état de fatigue, et l'on pourra faire les meilleurs cours de grammaire ou de calcul du monde qu'ils ne parviendraient pas plus à les assimiler. Sans compter à quel point il est perturbant quand on a pris l'habitude de vivoter ou plutôt de « moribonder » sur un canapé, d'avoir quelqu'un qui vous agresse à vous parler, interpeller et qui vous demande, surtout, de travailler. Le plus souvent, ils ne sont plus en état de réfléchir, de lire un texte, de le comprendre ...
- 7 Ici nous sommes au cœur de la question du soin : l'immense fatigue des élèves due à leur manque de sommeil, l'immense léthargie/agitation des élèves, due à une exposition prolongée devant le poste de télé, empêche tout travail constructif. Il y a dix ans, avouons-le, j'aurais pris ces dernières remarques pour des considérations de mémère : ou bien j'en suis devenue une, ce qui n'est pas improbable, ou bien elles sont devenues plus que pertinentes. Il doit y avoir des deux.
- 8 Il y a le manque de sommeil, mais il y a aussi l'alimentation. Pour beaucoup, comme me l'a confirmé l'infirmière, ils ne prennent plus de repas en famille. Chacun mange dans son coin, devant un des postes de télévision de l'appartement, selon le programme que l'on veut regarder. Il n'y a pas de discussion à table, pas d'échange. On mange en continu, on s'empiffre. Il suffit d'interroger les élèves sur leur petit-déjeuner : inexistant, souvent, pour certains des chips. A midi, nombreux sont ceux qui achètent un « grec », sandwich renommé pour sa légèreté. Il est de plus en plus courant de voir revenir les élèves de récréation avec une sucette dans la bouche. Lorsque j'ai emmené les élèves au Louvre (pour une matinée seulement) j'ai été impressionnée de constater l'ampleur des

provisions apportées : boissons sucrées et gazeuses (à ce propos, l'infirmière m'a dit que pour beaucoup, les seuls moments où ils buvaient de l'eau plate, c'était pour prendre un médicament) chips, gâteaux etc . Il était comme impensable de passer une matinée ou de se déplacer sans manger. Et le soir, c'est en continu les chips, les pizzas, le coca et autres...

- 9 Je ne cherche pas à aborder ici la question de l'obésité dont je n'ai pas encore vu les conséquences pédagogiques. Mais celle de cette propension à consommer toute la journée, à s'empiffrer, à se remplir à longueur de temps et qui laisse bien peu de place pour les nourritures spirituelles qui manquent par comparaison cruellement de sucre et de corps. Et puis, manger en continu, c'est aussi une manière de ne pas ponctuer le temps, de ne pas voir les journées passer, de remplir le vide de leur quotidien. Ils ne dorment pas, ils ne discutent pas, ils mangent sans cesse, dès leur plus jeune âge. Ils ne vivent pas, ils ingurgitent, images et nourriture. La classe consiste alors en une parenthèse terriblement vivante (même si ennuyeuse) qui les agresse. Le travail leur est parfois sincèrement impossible : essayez de dormir peu, de prendre des chips au petit déjeuner, de ne pas échanger trois mots avec votre entourage et d'aller ensuite plancher sur la séparation des pouvoirs chez Montesquieu !
- 10 Voilà quelques impressions sur la vie, ou plutôt l'absence de vie des élèves. Ces impressions se sont affinées au cours de discussions avec l'infirmière de mon établissement. J'ai chaque jour le sentiment que c'est elle qui a le point de vue le plus pertinent sur l'état des classes. Il faudrait affiner tout cela, interroger les infirmières. Se demander si l'école n'agresse pas les élèves par sa vitalité plutôt que par son austérité. Se résoudre enfin à penser un peu plus, et sans pousser des cris d'orfraie, la question de la débâcle scolaire de certaines zones en terme de soin. En terme de sommeil, d'alimentation, de vie et de mort ...Ensuite, nous aurons tout loisir de nous disputer à propos de la semi-globale, du calcul mental, de la dimension négative ou positive de la colonisation et autres questions pertinentes. Mais vérifions auparavant que ceux dont nous nous préoccupons sont encore en vie, conscients et bien portants.

RÉSUMÉS

Aller discuter des problèmes rencontrés en classe avec l'infirmière: un nouveau réflexe ? Chez l'auteur de ces lignes en tout cas. Doit-on y voir une dérive, une maladresse, un aveu d'impuissance, une bonne idée, la prise en compte de la question du soin ? S'il est difficile, pour l'auteur, de répondre à cette question, force est de constater que la problématique du soin s'invite en classe qu'on le veuille ou non. Ce texte souhaite décrire le plus concrètement possible cette réalité et invite à aller interroger les infirmières scolaires dont la parole est trop souvent méconnue.

AUTEUR

MARA GOYET

Mara Goyet est enseignante d'Histoire-Géographie dans un collège de la banlieue parisienne.. Auteur, entre autres, de Collèges de France paru en 2003 chez Fayard.